

JACQUES CÔTÉ

LE SANG DES PRAIRIES

LES CAHIERS NOIRS DE L'ALIÉNISTE



Extrait de la publication

ALIRE

À PROPOS DE
DANS LE QUARTIER DES AGITÉS,
PREMIER VOLUME DES
« CAHIERS NOIRS DE L'ALIÉNISTE »

2011 — PRIX ARTHUR-ELLIS
(MEILLEUR POLAR CANADIEN)

« LE RÉCIT HISTORIQUE SE DOUBLE
D'UN EXCELLENT ROMAN POLICIER.
RICHE EN ÉMOTIONS ET EN REBONDISSEMENTS,
OÙ L'AMOUR ET LA MORT SONT AU RENDEZ-VOUS.
UN POLAR HALETANT, INSTRUCTIF ET QUI POSE
DES QUESTIONS D'ACTUALITÉ. À DÉVORER ! »

La Semaine

« *DANS LE QUARTIER DES AGITÉS*
EST UNE INTRODUCTION CONVAINCANTE
À CE QUI RISQUE FORT D'ÊTRE
UNE SAGA À SUCCÈS. À SUIVRE... »

Alibis

« L'AUTEUR RACONTE DE FAÇON ROMANCÉE, ET
AVEC DES DÉTAILS FASCINANTS, LA VIE DU PIONNIER
DE LA MÉDECINE LÉGALE AU QUÉBEC. »

Voir – Montréal

« [CÔTÉ] RECONSTITUE SOIGNEUSEMENT
L'AMBIANCE FÉBRILE DU PARIS DE CETTE ÉPOQUE
AVEC UN SOUCI MANIAQUE DU DÉTAIL VRAI
ET DE L'AUTHENTICITÉ. [...]»
UNE BELLE RÉUSSITE QUI AUGURE BIEN
POUR L'ENSEMBLE DE CETTE SÉRIE. »

La Presse

LE SANG DES PRAIRIES
LES CAHIERS NOIRS DE L'ALIÉNISTE -2

DU MÊME AUTEUR

Nébulosité croissante en fin de journée. Roman.

Beauport : Alire, Romans 034, 2000.

Le Rouge idéal. Roman.

Lévis : Alire, Romans 063, 2002.

La Rive noire. Roman.

Lévis : Alire, Romans 092, 2005.

Le Chemin des brumes. Roman.

Lévis : Alire, Romans 113, 2008.

Wilfrid Derome, expert en homicides. Biographie.

Montréal : Boréal, 2003.

LES CAHIERS NOIRS DE L'ALIÉNISTE

Dans le quartier des agités. Roman.

Lévis : Alire, GF 10, 2010.

Le Sang des prairies. Roman.

Lévis : Alire, GF 12, 2011.

LE SANG DES PRAIRIES

JACQUES CÔTÉ



Illustration de couverture: BERNARD DUCHESNE

Photographie: VALÉRIE ST-MARTIN

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

Messageries ADP

2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) Canada
J4G 1G4
Téléphone: 450-640-1237
Télécopieur: 450-674-6237

France et autres pays :

Interforum editis

Immeuble Paryseine, 3
Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex
Tél.: 33 (0) 4 49 59 11 56/91
Télécopieur: 33 (0) 1 49 59 11 33
Service commande France Métropolitaine
Tél.: 33 (0) 2 38 32 71 00
Télécopieur: 33 (0) 2 38 32 71 28
Service commandes Export-DOM-TOM
Télécopieur: 33 (0) 2 38 32 78 86
Internet : www.interforum.fr
Courriel : cdes-export@interforum.fr

Suisse :

Interforum editis Suisse

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Téléphone: 41 (0) 26 460 80 60
Télécopieur: 41 (0) 26 460 80 68
Internet : www.interforumsuisse.ch
Courriel : office@interforumsuisse.ch
Distributeur : OLS S.A.
Zl. 3, Corminboeuf
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Commandes :
Tél. : 41 (0) 26 467 53 33
Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66
Internet : www.olf.ch
Courriel : information@olf.ch

Belgique et Luxembourg :

Interforum editis Benelux S.A.

Boulevard de l'Europe 117, B-1301 Wavre – Belgique
Tél. : 32 (0) 10 42 03 20
Télécopieur: 32 (0) 10 41 20 24
Internet : www.interforum.be
Courriel : info@interforum.be

Pour toute information supplémentaire

LES ÉDITIONS ALIRE INC.

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1
Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443
Courriel: info@alire.com
Internet: www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du Livre du Canada (FLC) pour leurs activités d'édition. Nous remercions également le gouvernement du Canada de son soutien financier pour nos activités de traduction dans le cadre du Programme national de traduction pour l'édition du livre.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

Dépôt légal : 3^e trimestre 2011
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

© 2011 ÉDITIONS ALIRE INC. & JACQUES CÔTÉ

À Valérie, pour l'élan porteur qui nous mène...

TABLE DES MATIÈRES

PROLOGUE	1
PREMIÈRE PARTIE: Aussi longtemps que le soleil brillera et que l'eau coulera	5
<i>Fort Edmonton, 5 mai 1885</i>	7
1. L'appel du Nord-Ouest	11
2. Branle-bas au marché Bonsecours	19
3. On ne parle plus que des Métis	33
4. L'opium de la foule	41
5. Dissensions	47
6. De retour au Collège de Montréal	53
DEUXIÈME PARTIE: En route	63
<i>Fort Edmonton, 5 mai 1885</i>	65
7. Marche infinie sous un ciel pascal	67
8. De Mattawa à Bisco la bigote	77
9. La peur	93
10. Humeur et temps de chien	101
TROISIÈME PARTIE: <i>Wild West</i>	107
<i>Fort Edmonton, 5 mai 1885</i>	109
11. Passer droit sur le front de l'Histoire	117
12. Toujours plus à l'ouest	131
13. Entre fournaise et glacière	139
14. Calgary-Edmonton à pied	161
15. La commission d'enquête	173
QUATRIÈME PARTIE: <i>Kapwatamut!</i>	181
16. <i>Koostatak</i>	183
17. Dernier jour de la commission d'enquête	195

18. Le massacre de Lac-à-la-Grenouille	211
19. Fort Pitt	243
CINQUIÈME PARTIE: Dans la fournaise	267
20. La bataille de la Butte-au-Français	269
21. Aux aguets	289
22. L'Ossuaire	297
ÉPILOGUE	309
Remerciements	315
Sources	317

Les Cahiers noirs de l'aliéniste

Volume 2

Georges Villeneuve

Surintendant de l'asile Saint-Jean-de-Dieu
– Longue Pointe Lunatic Asylum

Médecin expert à la morgue de Montréal

Professeur de la chaire de médecine légale
de l'Université de Montréal

Membre de la Société des aliénistes de Paris,
de l'Association médico-psychologique américaine
et de la Société de médecine légale de New York

Avertissement au lecteur

Tous les lieux, institutions et personnages publics qui constituent le décor de ce roman ont été empruntés à la réalité.

Toutefois, certains des événements qui y sont racontés, de même que la majorité des actions et des paroles prêtées aux personnages, sont entièrement imaginaires.

Si les Métis sont sérieux, plus vite on les écrasera, mieux ce sera. Ils sont comme les Indiens: quand ils se rassemblent et s'agitent, il est difficile de les maîtriser, mais s'ils sont pris par surprise, il est facile d'arrêter le chef.

Edgar Dewdney, commissionnaire indien

Stewart avait l'intention de réunir tous les éléments de preuve contre Riel et par tous les moyens. En effet, disait le chef [de la police de Hamilton] avec un sourire malin, « je suppose que l'idée est de le pendre ».

Winnipeg Sun, 29 juin 1885

Ah! au diable la lettre, je ne me rends pas! Vous pouvez dire à M. Middleton que j'ai 90 cartouches à lui brûler sous le nez, qu'il ne me prendra pas vivant.

Gabriel Dumont, leader métis,
répondant à la lettre de reddition
du général Middleton
La Patrie, 16 avril 1888

PROLOGUE

Hôpital Saint-Jean-de-Dieu

D^r Georges Villeneuve, Surintendant médical
D^r F.-E. Devlin, Assistant

BUREAU

Téléphone : Est 2939

HÔPITAL SAINT-JEAN-DE-DIEU

Adresse postale : Tiroir 1147 B. P., Montréal

HEURES DE BUREAU

De 1 h à 3 h p.m., tous les jours excepté le
Samedi, le Dimanche et les jours de fête

Gamelin, 28 novembre 1910

M. Trefflé Berthiaume

Honorable Monsieur,

Vingt-cinq ans. Vingt-cinq ans déjà. En principe, chacun pouvait croire que justice avait été rendue. Ce jour-là, le 28 novembre 1885, votre journal rapportait que huit Indiens avaient été pendus la veille à Battleford. Riel avait marché

sur le gibet dix jours avant à Regina en déclenchant un tollé chez nous. Un quart de siècle plus tard, *La Presse*, remettant les projecteurs sur l'événement, en appelle au devoir de mémoire comme vous le faites en sollicitant la mienne.

Devais-je me réjouir en cette journée du 28 novembre 1885 ? La lecture des actes du procès, le refus du gouvernement fédéral d'offrir une défense équitable aux accusés, le mauvais traducteur mis à la disposition du leader métis, le soi-disant juge, la piètre préparation des aliénistes appelés à la barre remettaient en question ma participation à la campagne du Nord-Ouest. Comme la plupart de mes compatriotes, j'admire Riel autant que le Canada anglais le détestait.

Dans l'autre cause, celle des Indiens cris alliés de Riel, nous avons assisté à un simulacre de justice. Aucun des inculpés n'avait bénéficié d'un avocat. Sur certains chefs d'accusation, les preuves étaient si ténues qu'elles en étaient indécentes. D'entendre les bourreaux orangistes se vanter d'avoir commis la plus grande pendaison de masse au Canada, depuis celle des Patriotes en 1839, me laissait un goût amer. Huit Indiens se balançant l'un à côté de l'autre sur une longue potence. Cette image ravivait le paradoxe déchirant de cette campagne militaire. Et que dire de la pendaison de Riel pour haute trahison en vertu d'une loi passée en 1352 par Édouard III ? J'étais fils de patriotes et Canadien français et ces Métis avaient du sang indien et français. Riel avait eu les mêmes professeurs que moi au Collège de Montréal.

Ce chapitre noir de l'histoire canadienne, le désir d'exterminer les Indiens avec une justice qui servait d'écran à une vengeance politique,

aura déterminé mon choix d’embrasser le droit et la médecine légale des aliénés, et c’est pourquoi je me ferai le devoir de dire ce que j’ai vécu de l’intérieur.

À l’époque de la rébellion indienne, votre journal a publié certains de mes articles. L’éditeur Beauchemin les a par la suite réunis sous le titre *L’Ouest à feu et à sang*. Les magnifiques illustrations d’Henri Julien ont certes contribué au succès de ces épisodes. En relisant aujourd’hui ces textes pleins de gaucheries, j’y vois ma jeunesse, l’aventure palpitante d’un enfant de Montréal et je ressens un sentiment paradoxal.

Puisque les vacances m’appellent dans le calme déroutant de Pointe-au-Pic, loin du tohu-bohu asilaire, j’accepte votre proposition d’écrire un long feuilleton. Connaissant le patriotisme de votre journal envers le Canada français, je sais que vous n’opposerez pas d’entraves à mon travail, du moins dans son aspect éditorial.

J’ai retrouvé, dans mes archives, mon journal de bord et la déposition de l’interprète métis dont je vous avais parlé ainsi qu’une précieuse lettre de sa main. Pour le reste, je veux bien, dans la mesure de ma mémoire, écrire le récit de ces jours sombres.

Pour le contrat, je laisse à mon avocat le soin de négocier les clauses. Sachez néanmoins que le feuilleton s’intitulera *Le Sang des prairies*.

Veillez agréer mes sentiments distingués.

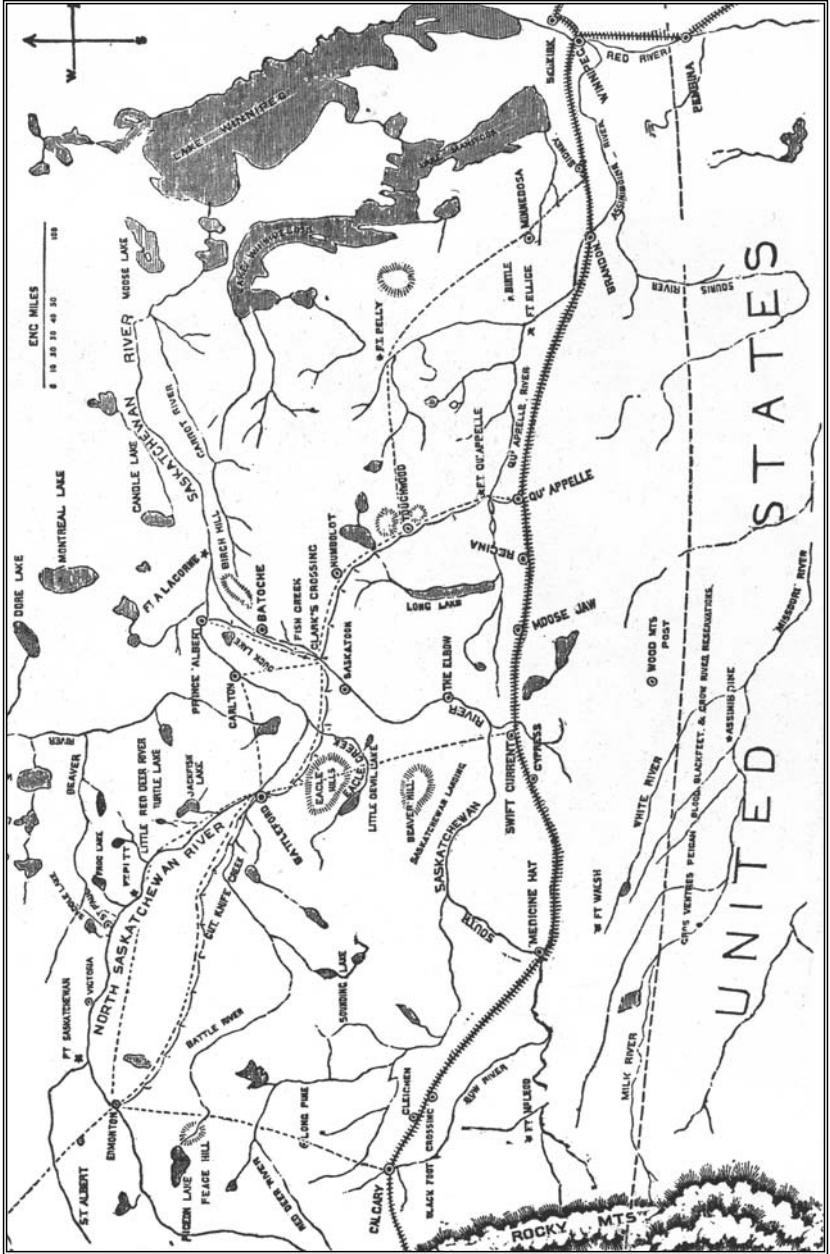
D^r Georges Villeneuve
Surintendant de l’asile
Saint-Jean-de-Dieu

PREMIÈRE PARTIE

Aussi longtemps que le soleil brillera et que l'eau coulera

Et considérant que les dits Indiens ont été notifiés et informés par les dits commissaires de Sa Majesté que c'est le désir de Sa Majesté d'ouvrir à la colonisation, à l'immigration et à telles autres fins que Sa Majesté pourra trouver convenables, une étendue de pays, bornée et décrite, tel que ci-après mentionné, et d'obtenir à cet égard le consentement de ses sujets Indiens habitant le dit pays, et de faire un Traité et de s'arranger avec eux, de manière que la paix et la bonne harmonie puissent exister entre eux et Sa Majesté, et qu'ils puissent connaître et savoir avec certitude quels octrois ils peuvent espérer et recevoir de la générosité et de la bienveillance de Sa Majesté [...] Pour Sa Majesté la Reine et Ses Successeurs avoir et posséder la dite étendue de pays à toujours [...]

Traité N° 6, 1876



Extrait de la publication

FORT EDMONTON, 5 MAI 1885

DÉPOSITION SOUS SERMENT de François Lépine,
interprète métis, survivant du massacre de Lac-à-la-
Grenouille

INTERROGATEURS : capitaine Georges Villeneuve,
lieutenant Bruno Lafontaine et le docteur Paré

SECRÉTAIRE : Georges Villeneuve

— Oui, messieurs, je suis prêt à parler. Je m'appelle François Lépine. Je suis un Métis des Territoires du Nord-Ouest. J'ai vingt-quatre ans. Je vis à Batoche. J'avais dix ans quand mes parents ont été déplacés de Rivière-Rouge à la paroisse Saint-Laurent-de-Grandin dans les Territoires du Nord-Ouest après l'insurrection de 1869. Des centaines de familles de Métis fuyaient les persécutions orangistes...

— Monsieur Lépine, pourriez-vous aller à l'essentiel ?

— Capitaine Villeneuve, je sais que ce n'est pas une plaidoirie, vous voulez que j'en arrive aux faits. Mais ils ne valent rien sans le contexte. Si vous tenez à comprendre ce qui s'est passé à Lac-à-la-Grenouille, il me faut remonter dans le

temps. L'hiver 1816 avait été dur. Nos familles étaient affamées. Les nouveaux colons que Lord Selkirk avait fait venir d'Écosse nous étaient hostiles. Nous nous disputons les terrains le long de la rivière Rouge et de la rivière Assiniboine. Le gouverneur d'Assiniboia avait interdit par proclamation l'exportation de pemmican de Fort Douglas, une décision qui nous contraignait à la disparition.

— Qu'est-ce que le pemmican ? demandai-je.

— Vous ne savez pas, capitaine ? C'est de la viande de bison séchée que l'on mélange à du gras et à des petits fruits. Sans pemmican, mes ancêtres allaient tous périr. Les Métis, avec à leur tête Cuthbert Grant et le père de Louis Riel, se sont approchés de Fort Douglas. Le gouverneur Semple a dépêché vingt-quatre soldats pour les arrêter. Une fusillade a éclaté. Semple a été tué avec vingt de ses hommes. Un seul Métis est tombé au combat. C'est ainsi, à la pointe du fusil, qu'il fallait revendiquer nos droits. Notre hymne national est tiré de la bataille des Sept-Chênes. Louis Riel avait un père tout aussi engagé dans la défense des droits des Métis.

» J'ai vécu depuis dans la paroisse de Saint-Laurent, près de Batoche. Après avoir été dans le commerce des pelleteries, puis frèreur, je suis maintenant interprète au Bureau des Affaires indiennes. Je parle plusieurs dialectes indiens. Je travaille à Frog Lake, Lac-à-la-Grenouille pour les Français, une réserve située dans le district de la Saskatchewan.

» J'étais l'un des otages de Gros-Ours et je me suis évadé par miracle après la prise de Fort Pitt. Même si je suis un sang-mêlé, j'ai craint pour ma vie. Gros-Ours n'avait plus d'emprise sur ses jeunes guerriers qui avaient érigé leur

loge et formé un conseil de guerre. Pour eux, un traducteur au service des Affaires indiennes n'est ni plus ni moins qu'un traître à la solde du gouvernement et de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

» J'ai été en partie témoin de ce qui s'est déroulé à Lac-à-la-Grenouille. C'est ce qui vous intéresse, ainsi que le sort des prisonniers. Ce que je n'ai pas vu, je l'ai appris par ouï-dire des otages. Nous avons tellement de temps à passer que nous évoquions la tragédie sous tous les angles possibles pour déterminer les responsabilités de chacun. Je présume que tout cela vous intéresse.

— Et qu'est-ce qui est arrivé justement? Nous devons partir dans les prochaines heures pour Lac-à-la-Grenouille, vous devez accélérer votre déposition.

— Capitaine Villeneuve, mon témoignage est à prendre comme il vient. Je sais que vous voulez procéder à l'arrestation de Gros-Ours et à la libération des otages, mais je dois encore revenir un peu en arrière avant de vous livrer les détails du massacre. Je veux bien m'en tenir aux faits, mais, encore une fois, ils ne valent rien si on n'a pas une vue d'ensemble de la situation qui prévaut dans le nouveau système des réserves. Vous saurez à quoi vous en tenir quand vous pointerez vos carabines sur un Indien ou un Métis. Vous déchargerez en toute connaissance de cause, messieurs du 65^e bataillon.

1. L'appel du Nord-Ouest

MONTRÉAL, DEUX MOIS PLUS TÔT

Dans la nuit du 27 mars 1885, trois coups francs sur la porte d'entrée changèrent les plans que j'avais en tête à cette époque. Ma sœur Hortense, mes frères Alphonse, Joseph-Édouard et moi couchions à l'étage ainsi que mes parents. Je dormais dur. J'ouvris péniblement les yeux. Se faire réveiller à cette heure n'annonce rien de bon en général. On ne vous sort jamais du lit sans raison. J'allumai la chandelle. Le givre à la fenêtre réfractait la lumière des réverbères de la rue Saint-Denis. Mes frères émergèrent de sous les draps, barbus aux cheveux hirsutes, engourdis comme des ours dans leur tanière au printemps. Leurs ombres géantes sur les murs et le plafond se croisèrent dans un concert de bâillements.

— Qui peut bien frapper à cette heure ? râla Alphonse.

— C'est le fantôme de Rose Latulipe qui vient nous rendre visite, répliqua Joseph-Édouard, qui portait le même nom que mon père.

Je m'extirpai de mon lit, transi, les paupières appesanties. J'enfilai en vitesse mes pantoufles. L'hiver mordait comme la gueule d'un chien fou. La maison craquait de partout, le vent faisait trembler les vitres. Les portes s'ouvrirent une à une, laissant voir des visages

inquiets. Ma sœur Hortense, dans sa jaquette rose, me regarda, songeuse, puis mes parents effrayés par ces visiteurs de la nuit me toisèrent, interloqués.

On cogna avec encore plus d'insistance.

— Cou'don, qui ça peut bien être ? s'inquiéta mon père, d'une voix grêle que la maladie affaiblissait chaque jour un peu plus.

Ses quintes de toux incessantes faisaient mal à entendre. Il se détourna pour nous cacher la vue du sang sur son mouchoir.

Deux autres coups de heurtoir ne laissèrent aucun doute sur l'urgence qui amenait nos visiteurs nocturnes.

— Oui, un instant ! criai-je.

Je dévalai les marches deux par deux avec mes frères et mon père qui traînait de la patte, le souffle court et sifflant. Ma mère et Hortense, apeurées, se postèrent derrière la rampe en haut de l'escalier.

Dans la fenêtre embuée se dessinait la carrure de deux gaillards. J'ouvris. Dans la porte entrebâillée, je reconnus le vieil adjudant-général adjoint du sixième district militaire, Antoine Chartier de Lotbinière-Harwood, et son aide de camp, Placide Charlebois. Ils avaient froid, la fumée sortait de leur bouche. Ils nous saluèrent. Harwood tenait un ordre de mobilisation dans sa main droite.

— J'ai une sommation pour le lieutenant Georges Villeneuve et le sous-lieutenant Alphonse Villeneuve.

L'air frais s'infiltrait dans le vestibule et maman, inquiète pour les bronches de papa, lança du haut de son perchoir :

— Ne restez pas là, entrez vite. On gèle.

Pendant que les deux hommes s'engouffraient à l'intérieur, Joseph-Édouard allumait la grande lampe à huile, qui éclaira soudain la pièce. L'officier profita de la lumière et plaça la sommation à deux pouces de ses yeux.

— Le lieutenant-colonel en chef Aldric Ouimet, commandant du 65^e bataillon de Montréal, a reçu de l'adjutant-général, Sir Garnet Wolseley, le télégramme suivant en provenance d'Ottawa: « Le lieutenant Joseph Antoine Georges Villeneuve et le second lieutenant Joseph Alphonse Villeneuve sont appelés sous les drapeaux pour service immédiat. » Nous convoquons tous les officiers pour une réunion immédiate au marché Bonsecours.

— Tout un réveil ! grogna Alphonse.

Une semaine plus tôt, dans les Territoires du Nord-Ouest, Riel, Dumont et les Métis avaient dévalisé des dépôts de munitions. Un télégramme reçu par les grands quotidiens du pays rapportait qu'un affrontement meurtrier avait eu lieu la veille à Lac-aux-Canards. Tout en essuyant ses lunettes embuées sur la manche de sa canadienne, l'adjutant-général adjoint Harwood résuma la situation :

— Dumont et Riel se sont battus hier contre un groupe de colons et des agents de la Police à cheval du Nord-Ouest. Prise sous le feu nourri des Métis, la PCN-O a dû reculer, mais ses chevaux se sont enlisés dans la neige... Ç'a été un carnage. Crozier a douze morts et onze blessés parmi ses hommes, et cinq Métis auraient été abattus. Les Métis ont volé les armes de Fort Carlton. Ils maintiennent leur position et veulent s'emparer des forts. Des Sioux sympathiques à Riel se sont joints à eux. D'après nos rapports, des tribus crie et assiniboines alliées à Riel menacent aussi l'ordre dans les plaines de l'Ouest canadien. Et d'autres alliances sont à prévoir.

Affichant une mine catastrophée, Harwood nous annonça ensuite que les Métis avaient formé un gouvernement provisoire comme en 1869. La hache de guerre avait été déterrée. Le chef métis Louis Riel et celui que l'on appelait le prince des Prairies, Gabriel Dumont, remettaient en question l'autorité du Dominion

dans les Territoires du Nord-Ouest. C'est sur ces mots que Charlebois me tendit un formulaire officiel avant de faire de même avec Alphonse.

— Avant de partir, messieurs, dit Harwood avec de la morgue dans la voix, vous devrez rédiger votre testament. Vous êtes priés de vous présenter à cinq heures précises au marché Bonsecours.

Père, entre deux quintes de toux, invita les militaires à prendre un thé, mais ils refusèrent. Ils devaient poursuivre leur tournée.

Quand ils sortirent, le vent qui s'infiltra dans la maison acheva de me réveiller.

Alphonse me regardait avec un sourire médusé. Il fallait voir la consternation dans les yeux de mes parents, tous deux muets de stupeur. L'anxiété se lisait sur leurs visages ridés, sur le mien aussi, car j'avais d'autres plans en cette semaine sainte où le printemps se laissait désirer. Non seulement j'allais devoir retarder mon entrée à la faculté de médecine, mais je risquais avec Alphonse de périr dans une guerre indienne à deux mille milles de chez moi. J'aurais souhaité que ce fût un mauvais rêve, mais tous mes sens me disaient le contraire. Nous étions appelés sous les drapeaux !

D'un geste vif, mère, qui était descendue nous rejoindre, tout comme Hortense, ranima les tisons dans le poêle à bois, déposa une bûche de bouleau qui étincela au-dessus du fourneau. Dans sa grande nervosité, elle échappa le rond du poêle, mais sans se brûler. Seule Hortense sursauta en poussant un petit cri sec. Je montai en compagnie d'Alphonse jusqu'à notre chambre, la gorge et le cœur serrés. On se regarda sans prononcer un mot. Mon frère Joseph-Édouard était demeuré en bas pour nous laisser seuls, sans doute soulagé de ne pas être dans notre peau.

Je m'étais engagé dans la milice six mois plus tôt afin de payer mes études. Je m'étais inscrit à la nouvelle école d'officiers de Montréal. Mon examen d'admission à la faculté de médecine était prévu en juin. Avec plus de

quinze matières à étudier, j'avais déjà pris de l'avance. Je passais des heures à le préparer. Sur ma table de travail s'empilaient les tours du savoir, celles des lumières de l'humanité avec qui j'avais rendez-vous.

À la lumière de la chandelle, je ramassai mes vêtements dans la penderie, m'habillai en vitesse, toujours aussi incrédule mais bien éveillé, puis griffonnai un testament dans lequel je léguais à Alphonse tous les livres que je m'étais procurés en prévision de mon examen, mon microscope, ma montre à gousset, et la solde de la milice irait à mes parents. En relisant mes dernières volontés, je comprenais que j'allais risquer ma vie. Les mots « guerre » et « testament » donnent le vertige, ils n'augurent rien de bon dans la tête d'un homme au printemps de l'âge. À vingt-deux ans, pas encore établi, mes avoirs se comptaient sur les doigts de la main. Puis je tournai la feuille de côté. À la question « Désirez-vous des funérailles militaires ? », je restai perplexe et, après une longue hésitation, répondis oui. Mes parents voudraient que leur fils soit honoré en grande pompe.

Je trempai une dernière fois ma plume dans l'encrier pour signer le formulaire et me tournai vers Alphonse. Assis à sa table de travail, il avait soufflé en même temps que moi sur l'encre fraîche de son document.

— Je te laisse ma médaille du prince de Galles et tous mes livres, lui dis-je d'un ton que je trouvai aussitôt trop solennel.

— Bien moi, comme je n'ai pas eu de premiers prix au Collège, je te donne mes livres de comptabilité, ironisa-t-il. C'est moins excitant que Shakespeare et César, mais tu pourras toujours les revendre... ou apprendre à faire un budget.

J'éclatai de rire et cela me fit beaucoup de bien dans les circonstances.

J'étais proche d'Alphonse, mon cadet. Il était à la fois mon frère et le compagnon de ma tendre enfance. Un peu moins de deux années nous séparaient. Nous

avons fait nos études ensemble au Collège de Montréal. Il avait rejoint le 65^e bataillon en mars de l'année précédente. Ce conflit se dessinait à un mauvais moment, car notre milice était en totale réorganisation. D'une voix frêle, maman nous appela.

— Le déjeuner est bientôt prêt !

L'odeur des œufs, du bacon et des fèves au lard titillait déjà depuis quelques instants nos narines.

Papa était assis dans la chaise berçante, la mine sévère et les traits tirés. Maman avait déposé une couverture sur ses genoux. Malgré le fait qu'on était au beau milieu de la nuit, mère avait tenu à nous préparer le petit-déjeuner. Le corps ployé devant ses fourneaux, elle tournait les tranches de bacon, touillait les fèves au lard. Elle vivait de durs moments. Notre père souffrait d'une maladie incurable et la perspective de rester seule et sans ressources la tourmentait. Et voilà qu'on lui enlevait ses deux fils les plus âgés. Pour ma part, je sentais beaucoup de pression et la nécessité d'amorcer mes études en médecine pour subvenir au plus vite aux besoins de la famille.

— Ne vous inquiétez pas, sa mère, les Métis seront contents de nous voir, argua Alphonse.

Prostrés devant nos assiettes, nous nous forçâmes à manger. La peur plus que la faim nous taraudait l'estomac. Entre deux mots d'encouragement, le père se mit soudain à tousser. Ça ne finissait plus, au point que la conversation fut interrompue. C'était insupportable d'entendre la phtisie ronger ses bronches. Il ne voulait pas qu'on le plaigne, qu'on s'occupe de lui. Il se détourna une fois de plus pour éponger le sang avec son mouchoir. Le fier douanier retraité du port de Montréal n'était plus que l'ombre de lui-même.

— Continuez de jaser, finit-il par murmurer. Occupez-vous pas de moé.

— Allez vous recoucher, son père, dis-je, vous avez besoin de repos. Et inquiétez-vous pas, tout va bien aller pour Alphonse et moi.

Il se leva pour retourner à sa chambre. Arrivé en haut des marches, je le vis sortir à nouveau son mouchoir. J'aurais tout donné pour le guérir de cette terrible maladie.

Dix minutes plus tard, après avoir revêtu mon manteau et mis mes bottes, je rassurai ma mère. Mais ce fut peine perdue. Son visage était un nid d'angoisse.

2. Branle-bas au marché Bonsecours

Habitant la vieille cité de Montréal, Alphonse et moi marchâmes en silence vers notre quartier général. Comme notre local de la rue Craig tombait en ruine, nous avions entreposé tout l'équipement restant au marché Bonsecours.

Les visages chiffonnés de sommeil et les corps lourds de fatigue, nous prenions conscience de ce qui nous attendait. Le halo lumineux des becs de gaz perçait la nuit d'hiver d'une faible lueur. La croûte de glace sur les pavés crissait sous nos pas qui résonnaient dans la rue Saint-Denis. Une neige fine tombait, piquait de flocons étoilés nos canadiennes foncées. Le Champ-de-Mars se drapait d'un blanc immaculé. Derrière nous, la ville dormait encore sous sa couche de misère. Une épidémie de variole venait de frapper la population. Nous y pensions sans arrêt. Personne ne souhaitait être défiguré par cette affreuse bactérie. *The Gazette* et *The Herald* affirmaient que la terrible maladie était causée par la malpropreté des francophones. C'était méconnaître les origines de cette contagion. J'avais écrit au *Herald* une lettre qui ne fut jamais publiée. Des manifestations avaient eu lieu pour exiger une rétractation, mais *The Herald* en avait remis, ce qui avait accru les heurts entre francophones et anglophones.

L'ascension de la butte menant à la rue Notre-Dame me parut à la hauteur du tournis qui m'accablait à cet

instant. L'air du fleuve chargé d'humidité cisailait la peau et les os. En contrebas, la chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours coupait l'horizon, et appela en moi une prière pour un règlement pacifique du conflit et le salut de mon âme. Au bas de la pente, à droite, brillait sous une lune pâle la coupole argentée du marché Bonsecours. Alphonse et moi aperçûmes soudain les appelés qui affluaient dans la rue Saint-Paul par les rues transversales.

La salle du marché avait été bien chauffée. Les miliciens frottaient leurs yeux fatigués par cette nuit écourtée, lançaient des blagues pour alléger l'atmosphère. Mais la résignation et l'anxiété se lisaient sur plusieurs visages. Aucun d'entre eux ne rentrerait au travail dans les prochains jours, voire dans les mois à venir. Des hommes de toute appartenance sociale formaient notre bataillon : journaliers, avocats, notaires, infirmiers, médecins, juge... Chacun voyait sa vie suspendue pour une période de temps indéterminée.

Deux carabins s'approchèrent. Je reconnus en l'un d'eux mon ami le lieutenant Bruno Lafontaine, qui passa sa main dans mes cheveux.

— Avec une telle épaisseur, ça va faire un bon scalp !

Nous rîmes tous de bon cœur à cette remarque alors que j'apercevais le commandant Aldric Ouimet qui s'avavançait vers nous. J'indiquai sa venue à Lafontaine d'un signe discret de la tête.

— On ne peut pas en dire autant du commandant, murmurai-je. Voilà un cuir chevelu qui ressemble à un champ de bataille.

— Il y aura bientôt reddition sur ce front-là, ajouta-t-il tout aussi discrètement en me serrant la main.

Laf, comme on l'appelait, était mon vieux copain du collège. Ce jeune policier de la Sûreté municipale de Montréal était un dangereux cabotin, le boute-en-train de ma compagnie. Grand de taille, il avait les cheveux châtain, séparés au milieu de la tête par une

longue raie. Il entretenait avec soin une fine moustache en guéridon et un bouc. Ses yeux verts semblaient toujours enjoués malgré le métier difficile qu'il pratiquait. Il portait son uniforme d'agent de la Sûreté. Cela me faisait un bien immense de le voir.

— Ça va ? lui demandai-je après qu'il eut serré la main d'Alphonse et présenté son acolyte, le sergent Lupien.

— Autant que peut aller un gars qui finissait son quart de nuit au poste de police, qui venait de mettre le point final à un rapport pour le procureur général et qui avait rendez-vous avec son lit chaud jusqu'à deux heures de l'après-midi. Vous êtes au courant de...

— Content de vous voir, messieurs ! Vous avez bonne mine, le coupa avec toute la prestance qu'on lui connaissait Aldric Ouimet.

Nous nous mîmes au garde-à-vous pour saluer notre réputé commandant. À dix-sept ans, cet homme aux larges épaules était diplômé de l'école d'infanterie de Québec et il était devenu le premier lieutenant des Chasseurs canadiens. Il avait été un ardent défenseur de Louis Riel lors de la première crise des Métis. Portant une épaisse moustache, il peignait son toupet vers la gauche pour diminuer la calvitie sur son front déjà bien large. Il nous fixa à tour de rôle de ses yeux sombres sous une arcade sourcilière sévère.

— L'heure est grave, messieurs, et je vous demande de faire le plus rapidement possible l'inventaire de l'équipement.

— À vos ordres, mon commandant, dis-je en saluant de façon réglementaire.

Il me remit une liste des miliciens inscrits, que j'avais hâte de consulter.

— Merci, commandant.

Je demandai à Alphonse de rassembler des hommes pour établir la liste de nos ressources pendant que je consultais celle des membres du bataillon.

Je sentis sur ma gauche le souffle de Lafontaine qui s'était approché pour lire lui aussi la liste. Il posa une main sur mon épaule.

— Cher Georges, qu'allons-nous devenir? Qui aurait cru que la guerre, et non une belle de Montréal, ravirait nos cœurs ce printemps? La vie est cruelle... C'est féminin, la vie, tu ne trouves pas?

— Laf, j'ai pas la tête à philosopher ce matin sur le genre des noms.

— C'est ça, on rafle tous les premiers prix en philo 1 et 2 et on largue la philo quand le moment est venu de philosopher.

— J'ai un travail urgent à faire, Laf.

— Après la variole, la guerre. Après la déportation, la conquête. Après la rébellion, la pendaison...

Je levai les yeux de la liste pour le regarder, me demandant que répondre à son défaitisme, quand le lieutenant Rivard, qui faisait partie de ma compagnie, s'approcha pour me serrer la main.

— Ça va, Georges?

— C'est dur de répondre à ça ce matin.

Autant j'étais à l'aise avec Laf, autant Rivard me gênait. Nous n'avions pas grand-chose à nous dire, mais nous nous respections. Rivard était un introverti qui avait été tirillé par l'idée d'entrer au séminaire. Il était clerc dans un bureau de notaires. Il était petit mais trapu, avec des mains grosses et fortes comme des poêles en fonte. Ambitieux, il souhaitait diriger la compagnie et, tout comme au collègue, notre rivalité causait des tensions.

Voyant que je n'ajoutais rien et que Lafontaine feignait d'être absorbé par sa lecture de la liste des membres, Rivard n'insista pas et continua son chemin pour se diriger vers le commandant Ouimet, qui tenait une conversation animée avec le docteur Lachapelle et le juge Desnoyers. Le ton était passablement élevé.

— Bonjour, Georges.

Je tournai la tête. C'était le docteur Paré qui passait en coup de vent. Je lui fis un signe de la main et reportai

mon attention sur la liste des noms inscrits dans chaque compagnie. Il fallait trois cent cinquante soldats pour former un bataillon et nous avions à peine la moitié de cet effectif. L'état déplorable du 65^e avait découragé plusieurs miliciens de s'enrôler en raison du retard à remettre sur pied le bataillon.

— Le recrutement va devenir notre premier souci, affirmai-je à Lafontaine.

— Plusieurs de nos hommes ne possèdent aucune expérience de la vie militaire.

— Ils apprendront sur la route l'abc du soldat.

— Et aussi la devise du bataillon, *Nunquam Retrorsum*? demanda le policier.

— « Ne jamais reculer »... Je m'en fais un devoir, mon cher, même si je ne me suis jamais retrouvé devant une bande d'Indiens en colère.

Mais tous connaissaient les exploits passés du 65^e.

Une demi-heure plus tard, Alphonse revenait me faire un rapport sommaire. Non seulement nous manquions d'hommes et d'entraînement, mais le reste était à l'avenant! J'enviai nos collègues des Voltigeurs de Québec qui venaient d'emménager dans un tout nouveau manège militaire près du parlement.

Je fis appel à la dizaine de miliciens recrutés par Alphonse et, avec Laf, nous montâmes au dernier étage du marché Bonsecours, sous les combles. J'ordonnai aux soldats d'ouvrir toutes les malles du bataillon et de procéder à l'inventaire exhaustif de l'équipement.

— Vous regroupez les pommes avec les pommes.

— Où tu vois des fruits, Georges? se moqua Lafontaine.

— À part une poire qui parle sans y être invitée et qui s'attire ainsi des pépins, je n'en vois pas.

— Elle est bonne, celle-là, rétorqua Alphonse en arborant un grand sourire.

Les unes après les autres s'ouvraient les malles empoussiérées puant la naphthaline. Pendant qu'un soldat

comptait les carabines, son collègue reprenait aussitôt le compte que j'inscrivais ensuite sur mon rapport. Nous avions des armes en assez bonne condition et en quantité suffisante, mais il manquait des casques, des havresacs, des vêtements chauds, des bottes, des gamelles... Je demandai aux miliciens de mettre à part l'équipement trop usé, les vêtements élimés et les bottes aux semelles grugées par l'usure. Un monticule de tissu se forma rapidement.

Pendant que tous s'activaient, je m'installai par terre près de la coupole afin de finaliser mon rapport, mais mon regard s'échoua sur les quais de la rue de la Commune. Un jour neigeux s'était levé et je voyais la maison des douanes, la *Customs House* où, avec ma famille, j'avais passé quatre années parmi les plus belles de ma vie. Le bâtiment était entouré de magnifiques trois-mâts qui repartiraient au printemps, les soutes et les voiles gonflées. Dans la lumière blafarde, on aurait dit une forêt d'arbres sur glace. Sur ces quais, Alphonse et moi avons joué aux cow-boys et aux Indiens avec les fils des autres douaniers. Nous logions tous dans le même édifice. Des huit familles qui vivaient là, nous étions la seule francophone. J'y avais appris l'anglais, et aussi à me défendre.

Je ressentis du vague à l'âme. Il me semblait que c'était hier. Je soupirai en regardant sans les voir les flocons de neige qui fondaient en touchant la vitre aussi vite que les souvenirs évanescents qui surgissaient dans ma tête. Puis une main sur mon épaule m'extirpa de ce songe.

— Vieux romantique, me nargua Lafontaine. Tu penses à Eugénie, à Simone ou à Andréanne ?

J'allais répondre par une boutade quand je remarquai le lieutenant Rivard qui passait près de nous, les bras chargés de carabines. Je pointai le menton dans sa direction.

— Je pense à toutes ces belles Snider Ensfield avec qui nous coucherons dans les prochaines semaines.

Rivard remarqua mon geste et, croyant que je lui adressais la parole, il lança aussitôt :

— Vous avez vu, en bas ? Le docteur Lachapelle et le juge Desnoyers n'ont vraiment pas l'air contents.

— Lachapelle a été un protecteur de Riel durant son exil, l'informa Lafontaine. Il lui envoyait de l'argent pour que ses gens puissent échapper aux orangistes, il l'a même caché à l'asile Saint-Jean-de-Dieu. Quant à Desnoyers, il a aidé Riel à se faire élire député.

— Ils devraient alors se retirer du bataillon, ils n'y ont plus leur place, conclut Rivard avant de redescendre avec les carabines.

Lafontaine me regarda avec scepticisme. Je haussai les épaules : lui comme moi connaissions notre homme, véritable incarnation du Canadien français prêt à tout pour se tailler une place dans les sphères d'influence. Il ne pouvait donc comprendre les tourments moraux qui assaillaient Lachapelle et Desnoyers, deux patriotes. Je me rappelai soudain un concours oratoire qui avait eu lieu au collège et pour lequel Rivard avait choisi comme sujet « Le Canada devrait-il s'angliciser ? », une thèse soutenue plus tard par un évêque d'Irlande venu prononcer une allocution à la basilique de Montréal. Pour ma part, moi qui croyais au français pour le salut de notre peuple, j'avais soutenu la thèse inverse et récolté, comme il se doit, une belle ovation.

Je replongeai dans mon rapport, Lafontaine dans ses propres tâches. Je finis de transcrire les quantités de pièces, d'objets et de matériel que nous avons recensées, la somme de chacun de ces éléments qu'il nous faudrait jeter ou remplacer, puis je retranchai ces résultats de nos besoins pour trois cent cinquante hommes en y ajoutant un pourcentage qui prévoyait les pertes... Finalement, j'arrivai au bout de mes calculs et descendis au rez-de-chaussée pour remettre mes conclusions à Ouimet.

— Même si nous avons nos effectifs complets en hommes, commandant, nous ne pourrions pas partir

dans les prochaines heures, car nous sommes dépourvus dans à peu près tous les domaines.

— Vous avez hélas raison, lieutenant. Je vous demande donc de préparer une demande urgente à adresser à Sir Adolphe Caron, le ministre de la milice, pour que nous recevions dans les plus brefs délais ce dont nous avons besoin. Et n'oubliez pas d'inclure quatre chevaux et des revolvers pour tous les officiers. Enfin, on peut toujours espérer.

Je le saluai et j'allai préparer la réquisition à l'intention du ministre Caron.

Peu avant dix heures, tous les officiers furent appelés à une réunion. Le commandant Ouimet s'adressa à nous sur un ton solennel. L'heure était aussi grave que ses sourcils accentués.

— Messieurs, comme vous vous en doutez, le 65^e bataillon de Montréal se rendra dans le Nord-Ouest pour mettre fin à la rébellion qui sévit là-bas. Il nous faudra la mater avant qu'elle n'embrase d'autres nations indiennes. La Police à cheval et d'autres bataillons se joindront donc au nôtre...

Pendant que Ouimet poursuivait son discours, Lafontaine et moi échangeâmes un regard. Ce déploiement important n'augurait rien de bon.

— ... et pour assurer la mainmise du gouvernement fédéral sur les Territoires du Nord-Ouest, le gouvernement canadien a fait venir le général britannique Frederick Middleton pour diriger l'ensemble des opérations.

Cette nouvelle fut accueillie froidement. Cinquante ans à peine après la défaite des Patriotes, écrasés par les Britanniques, pouvions-nous combattre sous les ordres de Middleton ? Le lieutenant Rivard grommela que les ordres étaient les ordres.

Le major Hughes, qui s'était couvert de gloire en se battant aux côtés des zouaves du pape contre Garibaldi, déroula une carte du Nord-Ouest. Hughes, nommé

récemment major du sixième district militaire, serait le commandant adjoint du bataillon mais en conservant son ancien grade. Ouimet s'approcha de la table avec une baguette et sortit son binocle. Avec cette étrange lueur dans les yeux, il nous invita autour de la carte. Il marqua d'un X les différents théâtres d'opérations le long de la rivière Saskatchewan, où des postes avaient été attaqués.

— Comme vous pouvez le constater, la situation est alarmante. On dénombre déjà plusieurs morts. Se rendre sur le site des opérations ne sera pas chose facile. Le foyer de la révolte est vaste. Il est situé à trois cents milles au nord du chemin de fer du Canadien Pacifique et s'étire de Prince Albert à Edmonton. Établir un réseau de communication sera difficile. À Riel et aux Métis se sont joints les Cris de Big Bear, les Stoneys, plusieurs Sauteux et les Cris de Faiseur-d'Enclos. La population du village de Battleford, terrorisée par les Sauvages, se terre depuis plusieurs jours dans le fort.

Hughes montra ensuite les tronçons ferroviaires qui n'avaient toujours pas été complétés.

— Vous devrez marcher, marcher longtemps, pour rejoindre les différents points de jonction.

La carte qu'il nous présentait nous laissa pantois. Le chemin de fer, qui était une pomme de discorde entre les Indiens et Ottawa, était en cours de construction. Il s'étendait pour le moment du Québec jusqu'à l'ouest de l'Ontario. Il faudrait ensuite marcher avant de reprendre un tronçon jusqu'à Winnipeg et Fort Qu'Appelle.

Une main se leva à côté de moi.

— Lieutenant Lafontaine ?

— Pouvez-vous nous dire, commandant, quelle est notre destination ?

— Pour l'instant, il semble assuré que le 65^e ira à Batoche pour freiner la rébellion des Métis. Le premier ministre Macdonald a autorisé la mise sur pied d'un

corps expéditionnaire. Déjà des milices ont été levées en Ontario. Elles seront sur le théâtre des opérations bien avant nous.

Pendant les dix minutes qui suivirent, nous déterminâmes les différentes étapes de notre voyage, et les haltes qu'il nous faudrait effectuer avant d'atteindre notre destination finale. Je remarquai, pendant la discussion, que Ouimet grimaçait discrètement, comme s'il était souffrant. Puis Hughes fit état des forces en présence du côté des Indiens et de celles que le gouvernement allait lui opposer et je lui accordai mon entière attention.

La réunion terminée, ordre fut donné de faire marcher les hommes au pas à l'intérieur de la salle.

Le reste de l'avant-midi passa à la vitesse de l'éclair. Il fallait voir ces oies pataudes incapables de tenir le rythme. Puis, la nouvelle s'étant répandue que le 65^e bataillon manœuvrait, des journalistes prirent d'assaut la caserne à l'heure du midi.

Nous pûmes finalement organiser un premier rassemblement en après-midi. Il était agréable de mettre le nez dehors. J'avais la gorge comme un croûton sec à force de respirer de la poussière.

Une surprise nous attendait dès la rue Saint-Paul : une foule compacte et bruyante nous acclama. L'enthousiasme des badauds était contagieux et l'ambiance chaleureuse de cet accueil raviva notre humeur. Mais, pour tout dire, nous n'avions pas trop fière allure : plusieurs soldats portaient encore leurs vêtements civils et les autres dégageaient des odeurs de naphthaline. C'était, disons-le, bigarré et pour le moins burlesque !

Alphonse et moi reçûmes les instructions de nos supérieurs. À mon commandement, ma compagnie se mit en formation. Il fallait voir l'air maussade de Rivard. Ouimet donna enfin l'ordre de former le bataillon.

Le commandant passa les troupes en revue. Je restai droit comme un pic alors qu'il déambulait devant

moi. Quelques minutes plus tard, trois cents soldats du Victoria Rifles, soutenus par l'harmonie de Montréal, venaient saluer notre engagement d'un pas martial et très *british*. Les roulements de tambours, les cuivres, les cornemuses et les cris de la foule avaient tout pour nous plonger dans le tumulte qui précède la guerre.

La parade démarra avec la fanfare de la cité en tête. Avec entrain mais sans synchronisme, notre bataillon parcourut les rues Saint-Denis, Dorchester et Saint-Hubert. Le soleil, qui s'était enfin montré, faisait reluire les cuivres qui pétardaient des airs militaires – rien de tel pour recruter de nouveaux soldats ! Le comptage du matin indiquait que nous étions deux cent soixante-neuf, il nous fallait garnir les rangs rapidement !

Lafontaine, qui marchait près de moi, tout comme Rivard et Lupien, me désigna la foule du menton.

— Regarde-les nous admirer avec fierté et se dire qu'ils n'aimeraient pas être à notre place...

— T'as rien à dire de plus gai ? maugréa Rivard.

— Avec la volée que vient d'infliger Riel à Crozier, je suis réaliste.

— Je serais porté à faire le même raisonnement, argua Lupien d'une voix tonnante.

Le sergent Lulu, comme on l'appelait, me plaisait bien. Il parlait fort, comme jappent les gros chiens. Bourru mais sympathique, il avait une grosse tête et les cheveux blonds taillés ras. On avait envie de passer sa main sur cette brosse. Bâti comme un cheval de trait, j'étais heureux de le savoir dans notre compagnie.

À notre retour au marché Bonsecours, le commandant Ouimet prit la parole pour nous remercier d'avoir répondu à l'appel. Tout de suite après, le major Hughes s'avança vers la tribune. L'instant était solennel et patriotique.

— Le choix que le gouvernement vient de faire en vous appelant sous les armes, vous du 65^e bataillon, premier des braves bataillons de la ville de Montréal,

démontre que vous êtes considérés comme étant dignes de figurer au premier rang parmi les zélés défenseurs de la patrie. Ce choix vous fait honneur et vous devez en être fiers. Vous êtes les descendants d'une noble race, d'une race fière et brave. Si vous allez au Nord-Ouest, souvenez-vous que vous serez là les représentants canadiens-français de la belle ville de Montréal. Vos parents et amis vous suivront de la pensée dans vos exploits, là-bas, et s'attendent à des actes d'héroïsme de votre part; ils s'attendent surtout à ce que vous reveniez victorieux et couverts de lauriers. Pour cela, il faudra, soldats, du dévouement, de la résignation, de la patience à toute épreuve et du respect vis-à-vis de vos officiers.

La voix de Hughes se réverbérait après chaque pause. Cet écho ajoutait aux clameurs de la foule à l'extérieur.

— Soldats, vous avez été appelés au service actif. Conséquemment, vous êtes désormais sous l'effet des *Queen's Regulations* et de la loi martiale, en vertu desquelles vous serez passibles des peines les plus sévères si vous manquez aux règles de la discipline.

» N'oubliez pas que, sans une bonne discipline, pas d'armée possible; qu'une bonne discipline veut dire une obéissance parfaite en tout point aux ordres reçus de vos officiers. Ainsi, il ne faut jamais discuter les ordres reçus, il faut obéir sans raisonner, sans murmurer, sans discuter. Vous avez à votre tête de bons et de braves officiers qui vous donneront l'exemple en tout et partout. Le grand Lamartine a dit: "Une armée qui discute est comme une main qui voudrait penser".

» Vous partirez prochainement pour le Nord-Ouest afin d'y rencontrer l'ennemi. Je suis convaincu que, en toutes circonstances, vous saurez demeurer les dignes représentants du Canada français et que vous clamerez toujours avec empressement et avec toute la force de vos poumons: "*Nunquam Retrorsum!*" »

Le bataillon fit une ovation au major Hughes avant de regagner ses quartiers. En route vers le QG, Laf, qui pensait à « l'ennemi » dont avait parlé Hughes, me résuma un article du *Witness* qu'il avait lu la veille et qui affirmait que la révolte de l'Ouest était causée par le clergé catholique francophone.

— Établir ce lien est facile, dis-je. Louis Riel et Gabriel Dumont sont des Métis catholiques francophones, deux guerriers redoutables qui sont en plus respectés par les peuples indiens.

— La suspicion des élites anglophones et leur mépris à notre endroit ont entraîné un tollé dans la population francophone.

— Il faut être immonde pour écrire de pareilles choses sur le compte des Métis, affirmai-je.

— Et sur nous aussi, ajouta Lupien de sa grosse voix.

— C'est connu qu'il faut mentir pour vendre les guerres, philosopha Lafontaine.

Un rire bref s'éleva soudain derrière nous. Je tournai la tête pour apercevoir Rivard.

— Vous risquez la cour martiale si vous continuez de saper le moral des troupes, ironisa-t-il en nous dépassant.

Sources

Afin de reconstituer la campagne du Nord-Ouest du 65^e bataillon, les sources suivantes ont été utilisées :

[Big Bear] *Dictionnaire biographique du Canada en ligne*, www.biographi.ca/index-f.html.

[Biscotasing] www.ghosttownpix.com/ontario/towns/bisco.shtml.

[Discours du lieutenant-colonel Harwood] *La Presse*, 30 mars 1885.

[L'expédition du 65^e bataillon de Montréal] Ernest Chambers, *Histoire du 65^e Régiment, Carabiniers Mont-Royal*, Imprimerie Guertin, 1906, p. 95-116; Charles R. Daoust, *Cent vingt jours de service actif*, 1886, B.A.N.Q.; Major General T. Bland Strange, *The story of Riel's revolt*, <http://gaslight.mtroyal.ab.ca/revoltx2.htm>.; Pierre Vennat, *Carabiniers et voltigeurs à la poursuite de Riel*, Méridien, 2005; *Cent ans d'histoire d'un régiment canadien-français*, Du Jour, 1971, 416 p.

[Le massacre de Lac-à-la-Grenouille] William Bleasdale Cameron, *The War Trail of Big Bear*, Small Maynard and Company, 1927, 256 p.; Ernest Chambers, *op.cit.*; Peter Charlebois, *The Life of Louis Riel*, New Canada Publications, Toronto, 1975, 254 p.; Charles Daoust, *op.cit.*; *The Riel Rebellion 1885*, Nick et Helma Mika, Mika Silk Screening Company, (Compilations d'articles de journaux) *The Kingston Daily News*, 10 avril, p. 52-55; *The Saskatchewan Herald*, 28 avril 1885. Épitomes des documents parlementaires relatifs à la rébellion du Nord-Ouest 1885, (Procès des sujets accusés du massacre de Lac-à-la-Grenouille) Imprimerie MacClean, 1886, p. 356-373.

[Sur Riel et les Métis] Hartwell Bowsfield, *Louis Riel: Le patriote rebelle*, Du Jour, 1973, 173 p.; Denis Combet et Ismène Toussaint, *Gabriel Dumont – Souvenirs de résistance d'un immortel de l'Ouest*, Cornac, 2009, 406 p.; Olive Patricia Dickason, *Les Premières Nations du Canada*, Le Septentrion, 1996, 508 p.; Walter Hildebrandt, *La Bataille de Batoche*, Parcs Canada, 1985, 122 p.; Rosemary Neering, *Louis Riel*, Lidec, 1977, 63 p.; Diane Payment, *Batoche 1870-1910*, Du blé, 1983, 153 p.; Maggie Siggins, *Riel, une vie de révolution*, Québec-Amérique, 1997, 468 p.; George Woodcock, *Gabriel Dumont*, Lidec, 1979, 63 p.

[Journaux] *La Minerve*, 1^{er} et 2 avril 1885; *La Patrie*, 1^{er} et 5 juin 1885; *La Presse*, 29, 30 et 31 mars, 1^{er}, 2, 3, 4, 6, 7, 8, 9, 11, 13, 15, 16, 17 et 19 avril, 1^{er} mai et 27 juin 1885; *The Riel Rebellion 1885*, Nick et Helma Mika, Mika Silk Screening Company, *op.cit.*

[Joseph Royal] The Honourable Joseph Royal, 1888-1893, Assemblée législative du Manitoba, www.assembly.ab.ca/lao/library/lt-gov/royal; Manitoba, Ministère des Affaires culturelles et du patrimoine, 1983, 11 p.

[**Ludger Duvernay**] www.assnat.qc.ca/fra/membres.

[**Pierre-Étienne Fortin**] Stewart, W. Brian, *A life on the line : Commander Pierre-Étienne Fortin ans his times*, Ottawa, Carleton University Press, Carleton library series, n° 188, 1997.

[**Traduction des dénominations françaises**] *La Presse*, 17 avril 1885.

[**Lectures de Villeneuve pour l'examen de médecine**] UMC, 1885, n° 14.

[**Prix du collège de Montréal**] Archives du Collège de Montréal.

[**Sur Michipicoten**] www.michipicoten.com/

[**Fort Pitt**] www.pc.gc.ca/lhn-nhs/sk/battleford/natcul/histo.

[**J. Aldric Ouimet**] en.wikipedia.org/wiki/joseph-aldric Ouimet ; *Dictionnaire biographique du Canada en ligne*, www.biographi.ca/index-f.html.

[**Inscription sur la croix et sur le parchemin de Frog Lake**] Ernest Chambers, *op.cit.*, p. 104-105.

[**Théâtre des opérations**] *Lieu historique national du Canada du Fort Battleford*, Parcs Canada ; *De colonie à pays*, Campagne du Nord-Ouest, Bibliothèque et archives Canada.



JACQUES CÔTÉ...

... enseigne la littérature au cégep de Sainte-Foy. En 2000 paraissait *Nébulosité croissante en fin de journée*, un premier roman policier mettant en scène Daniel Duval, un enquêteur de la Sûreté du Québec travaillant dans la région de la Capitale nationale. Le deuxième titre de la série, *Le Rouge idéal*, a paru en 2002 et remportait l'année suivante le prix Arthur-Ellis. Jacques Côté a aussi obtenu en 2003 le Grand Prix La Presse de la biographie avec *Wilfrid Derome, expert en homicides*, paru chez Boréal, le prix Saint-Pacôme du roman policier 2006 pour *La Rive noire*, le prix Arthur-Ellis 2009 et le prix de la Ville de Québec – SILQ pour *Le Chemin des brumes*, quatrième enquête de Daniel Duval, et, tout récemment, à nouveau le prix Arthur-Ellis 2011 pour *Dans le quartier des agités*, le premier des « Cahiers noirs de l'aliéniste ».



EXTRAIT DU CATALOGUE

Collection «GF»

001	<i>Sur le seuil</i>	Patrick Senécal
002	<i>La Peau blanche</i>	Joël Champetier
003	<i>Le Vide</i>	Patrick Senécal
004	<i>Hell.com</i>	Patrick Senécal
005	<i>5150, rue des Ormes</i>	Patrick Senécal
006	<i>Les Sept Jours du talion</i>	Patrick Senécal
007	<i>La Chair disparue</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -1)	Jean-Jacques Pelletier
008	<i>Le Deuxième gant</i>	Natasha Beaulieu
009	<i>Un choc soudain</i> (Jane Yeats -1)	Liz Brady
010	<i>Dans le quartier des agités</i> (Les Cahiers noirs de l'aliéniste -1)	Jacques Côté
011	<i>L'Argent du monde</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2)	Jean-Jacques Pelletier
012	<i>Le Bien des autres</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)	Jean-Jacques Pelletier

Collection «Romans» / «Nouvelles»

049	<i>La Mort tout près</i> (Le Pouvoir du sang -2)	Nancy Kilpatrick
050	<i>Sanguine</i>	Jacques Bissonnette
051	<i>Sac de nœuds</i>	Robert Malacci
052	<i>La Mort dans l'âme</i>	Maxime Houde
053	<i>Renaissance</i> (Le Pouvoir du sang -3)	Nancy Kilpatrick
054	<i>Les Sources de la magie</i>	Joël Champetier
055	<i>L'Aigle des profondeurs</i>	Esther Rochon
056	<i>Voile vers Sarance</i> (La Mosaïque sarantine -1)	Guy Gavriel Kay
057	<i>Seigneur des Empereurs</i> (La Mosaïque sarantine -2)	Guy Gavriel Kay
058	<i>La Passion du sang</i> (Le Pouvoir du sang -4)	Nancy Kilpatrick
059	<i>Les Sept Jours du talion</i>	Patrick Senécal
060	<i>L'Arbre de l'Été</i> (La Tapisserie de Fionavar -1)	Guy Gavriel Kay
061	<i>Le Feu vagabond</i> (La Tapisserie de Fionavar -2)	Guy Gavriel Kay
062	<i>La Route obscure</i> (La Tapisserie de Fionavar -3)	Guy Gavriel Kay
063	<i>Le Rouge idéal</i>	Jacques Côté
064	<i>La Cage de Londres</i>	Jean-Pierre Guillet
065	(N) <i>Les Prix Arthur-Ellis -1</i>	Peter Sellers (dir.)
066	<i>Le Passager</i>	Patrick Senécal
067	<i>L'Eau noire</i> (Les Cités intérieures -2)	Natasha Beaulieu
068	<i>Le Jeu de la passion</i>	Sean Stewart
069	<i>Phaos</i>	Alain Bergeron
070	(N) <i>Le Jeu des coquilles de nautilus</i>	Élisabeth Vonarburg
071	<i>Le Salaire de la honte</i>	Maxime Houde
072	<i>Le Bien des autres -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)	Jean-Jacques Pelletier
073	<i>Le Bien des autres -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)	Jean-Jacques Pelletier
074	<i>La Nuit de toutes les chances</i>	Eric Wright
075	<i>Les Jours de l'ombre</i>	Francine Pelletier
076	<i>Oniria</i>	Patrick Senécal
077	<i>Les Méandres du temps</i> (La Suite du temps -1)	Daniel Sernine
078	<i>Le Calice noir</i>	Marie Jakober
079	<i>Une odeur de fumée</i>	Eric Wright
080	<i>Opération Iskra</i>	Lionel Noël
081	<i>Les Conseillers du Roi</i> (Les Chroniques de l'Hudres -1)	Héloïse Côté
082	<i>Terre des Autres</i>	Sylvie Bérard
083	<i>Une mort en Angleterre</i>	Eric Wright
084	<i>Le Prix du mensonge</i>	Maxime Houde

085	<i>Reine de Mémoire 1. La Maison d'Oubli</i>	Élisabeth Vonarburg
086	<i>Le Dernier Rayon du soleil</i>	Guy Gavriel Kay
087	<i>Les Archipels du temps</i> (La Suite du temps -2)	Daniel Sernine
088	<i>Mort d'une femme seule</i>	Eric Wright
089	<i>Les Enfants du solstice</i> (Les Chroniques de l'Hudres -2)	Héloïse Côté
090	<i>Reine de Mémoire 2. Le Dragon de Feu</i>	Élisabeth Vonarburg
091	<i>La Nébuleuse INSIEME</i>	Michel Jobin
092	<i>La Rive noire</i>	Jacques Côté
093	<i>Morts sur l'Île-du-Prince-Édouard</i>	Eric Wright
094	<i>La Balade des épavistes</i>	Luc Baranger
095	<i>Reine de Mémoire 3. Le Dragon fou</i>	Élisabeth Vonarburg
096	<i>L'Ombre pourpre</i> (Les Cités intérieures -3)	Natasha Beaulieu
097	<i>L'Ourse et le Boucher</i> (Les Chroniques de l'Hudres -3)	Héloïse Côté
098	<i>Une affaire explosive</i>	Eric Wright
099	<i>Même les pierres...</i>	Marie Jakober
100	<i>Reine de Mémoire 4. La Princesse de Vengeance</i>	Élisabeth Vonarburg
101	<i>Reine de Mémoire 5. La Maison d'Équité</i>	Élisabeth Vonarburg
102	<i>La Rivière des morts</i>	Esther Rochon
103	<i>Le Voleur des steppes</i>	Joël Champetier
104	<i>Badal</i>	Jacques Bissonnette
105	<i>Une affaire délicate</i>	Eric Wright
106	<i>L'Agence Kavongo</i>	Camille Bouchard
107	<i>Si l'oiseau meurt</i>	Francine Pelletier
108	<i>Ysabel</i>	Guy Gavriel Kay
109	<i>Le Vide -1. Vivre au Max</i>	Patrick Senécal
110	<i>Le Vide -2. Flambeaux</i>	Patrick Senécal
111	<i>Mort au générique</i>	Eric Wright
112	<i>Le Poids des illusions</i>	Maxime Houde
113	<i>Le Chemin des brumes</i>	Jacques Côté
114	<i>Lame</i> (Les Chroniques infernales)	Esther Rochon
115	<i>Les Écueils du temps</i> (La Suite du temps -3)	Daniel Sernine
116	<i>Les Exilés</i>	Héloïse Côté
117	<i>Une fêlure au flanc du monde</i>	Éric Gauthier
118	<i>La Belle au gant noir</i>	Robert Malacci
119	<i>Les Filles du juge</i>	Robert Malacci
120	<i>Mort à l'italienne</i>	Eric Wright
121	<i>Une mort collégiale</i>	Eric Wright
122	<i>Un automne écarlate</i> (Les Carnets de Francis -1)	François Lévesque
123	<i>La Dragonne de l'aurore</i>	Esther Rochon
124	<i>Les Voyageurs malgré eux</i>	Élisabeth Vonarburg
125	<i>Un tour en Arkadie</i>	Francine Pelletier
126	(N) <i>L'Enfant des Mondes Assoupis</i>	Yves Meynard
127	(N) <i>Les Leçons de la cruauté</i>	Laurent McAllister
128	(N) <i>Sang de pierre</i>	Élisabeth Vonarburg
129	<i>Le Mystère des Sylvaneaux</i>	Joël Champetier
130	<i>La Faim de la Terre -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -4)	Jean-Jacques Pelletier
131	<i>La Faim de la Terre -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -4)	Jean-Jacques Pelletier
132	<i>La Dernière Main</i>	Eric Wright
133	<i>Les Visages de la vengeance</i> (Les Carnets de Francis -2)	François Lévesque
134	<i>La Tueuse de dragons</i>	Héloïse Côté
135	(N) <i>Les Prix Arthur-Ellis -2</i>	Peter Sellers (dir.)
136	<i>Hell.com</i>	Patrick Senécal
137	<i>L'Esprit de la meute</i>	François Lévesque
138	<i>L'Assassiné de l'intérieur</i>	Jean-Jacques Pelletier
139	<i>RESET – Le Voile de lumière</i>	Joël Champetier

VOUS VOULEZ LIRE DES EXTRAITS
DE TOUS LES LIVRES PUBLIÉS AUX ÉDITIONS ALIRE ?
VENEZ VISITER NOTRE DEMEURE VIRTUELLE !

www.alire.com

LE SANG DES PRAIRIES
est le treizième volume de la collection « GF »
et le cent soixante-huitième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Il a été achevé d'imprimer
en août 2011 sur les presses de

Transcontinental

Imprimé au Canada par
Transcontinental Gagné



Imprimé sur Rolland Enviro 100, contenant
100% de fibres recyclées postconsommation,
certifié Eco-Logo, Procédé sans chlore, FSC
Recyclé et fabriqué à partir d'énergie biogaz.



LE SANG DES PRAIRIES

Fort Edmonton, 5 mai 1885...

Trois mois après avoir joint les rangs du 65^e bataillon de Montréal, le capitaine Georges Villeneuve, assisté du lieutenant Bruno Lafontaine et du docteur Paré, entend la déposition sous serment de François Lépine, un interprète métis qui a survécu au massacre de Lac-à-la-Grenouille.

Jacques Côté est le créateur des enquêteurs Daniel Duval et Louis Harel, deux policiers de la SQ de la région de Québec. La série a été plusieurs fois récompensée: ainsi la quatrième tome, Le Chemin des brumes, a remporté en 2009 le prix Arthur-Ellis du meilleur roman policier canadien et le prix Ville de Québec – Salon international du livre de Québec.

La nouvelle série de Côté, Les Cahiers noirs de l'aliéniste, présente la figure remarquable de Georges Villeneuve, surintendant de l'asile Saint-Jean-de-Dieu et médecin expert à la morgue de Montréal, un des grands personnages oubliés de l'histoire du Québec.

Villeneuve et ses hommes ont reçu l'ordre du général Strange de former une commission d'enquête afin d'identifier les cadavres et de retrouver la trace des auteurs de ce crime odieux, de jeunes guerriers cris que le gouvernement canadien croit sympathiques à la cause de Louis Riel. Or, Villeneuve, tout comme la majorité des soldats et officiers du 65^e bataillon, considère Riel non comme un traître mais bien comme un héros de la Nation!

Si la vie militaire n'effraie pas le jeune homme de vingt-deux ans – ses gages lui permettront en plus de payer ses études de médecine –, ce qu'il voit des injustices commises par le pouvoir d'Ottawa à l'encontre des Indiens du Nord-Ouest, des Métis et de Louis Riel, demeurera gravé dans la mémoire du futur aliéniste.

À la fois roman policier, roman historique et véritable western, *Le Sang des prairies* relate une page sombre et injustement oubliée de l'histoire canadienne.



17,00 € TTC

24,95 \$